

Les côtes, placées au centre, ont conservé leurs anciennes superstitions. On continue d'y adorer une foule innombrable de fétiches. Ces objets de vénération n'ont pas de forme déterminée. Un os de quadrupède, une arête de poisson, un caillou, une plume, d'autres bagatelles, deviennent des divinités, que chacun multiplie selon ses caprices. Tous les nègres en portent une ou plusieurs sur eux; le reste demeure dans leurs cabanes, et passe en héritage de génération en génération, avec un respect proportionné aux bienfaits que la famille imagine en avoir reçus.

Chaque nègre s'abstient de quelque aliment ou de quelque liqueur en l'honneur de son fétiche. Cet engagement se forme à l'époque du mariage. Il s'observe avec tant de scrupule, que ceux qui auraient eu la faiblesse de le violer se croiraient menacés d'une mort certaine.

Outre les fétiches personnels et domestiques, il y en a de publics, généralement regardés comme les protecteurs de la contrée. C'est indifféremment une colline, un arbre, un rocher, un oiseau.

Les plus hautes montagnes, celles d'où partent les éclairs et les tonnerres; sont regardées comme la demeure des dieux. On y porte du riz, du millet, du maïs, du lin, de l'huile, des fruits, d'autres offrandes, qu'on dépose respectueusement au pied.

Les nègres sont persuadés que leur fétiche

voit et parle: aussi, lorsqu'ils se permettent quelque action que leur conscience leur reproche, se cachent-ils soigneusement sous leur pagne, de peur qu'il ne les trahisse.

L'observation de tous les contrats se jure par le fétiche. Celui qui serait infidèle à ce redoutable serment, croirait n'avoir pas une heure à vivre.

C'est des mains des prêtres que sortent tous les fétiches: ils s'en font payer la consécration fort cher. Si ces dieux ne répondent pas aux vœux de leurs adorateurs, on en demande d'autres qui ne sont pas à meilleur marché.

La foi aux augures, aux épreuves du feu et de l'eau bouillante, à la vertu des gris-gris, est une autre superstition de ces nations sauvages.

Les oracles même, dont le progrès des lumières a partout ailleurs étouffé la voix mensongère, n'ont rien perdu de leur premier ascendant dans l'Afrique occidentale, et le conserveront vraisemblablement toujours. Cette curiosité de lire dans l'avenir, qui ne fut dans les Grecs, dans les Romains, dans tant d'autres peuples moins célèbres, qu'une sorte d'habitude, est une espèce de besoin physique pour les habitants faibles, impatiens et bornés, des contrées plus ou moins embrasées.

Le pays est généralement mal peuplé: il est rare d'y trouver des habitations ailleurs qu'au près des rivières, des lacs et des fontaines. Dans

occupations
des peuples
de
la Guinée.

ces contrées, ce sont moins les besoins réciproques qui rapprochent les hommes, que les liens du sang qui les empêchent de se séparer. Aussi distingue-t-on dans la même ville, quelquefois dans le même village, de petits hameaux qui sont autant de familles présidées par leurs patriarches.

Rien, dans ces établissemens, ne porte l'empreinte d'une civilisation un peu avancée. Les maisons sont construites avec des branches d'arbre ou avec des jones attachés à des pieux, assez enfoncés pour qu'ils puissent résister aux vents. On y voit rarement des fenêtres. La couverture n'est qu'un amas de feuilles, et, s'il se peut, de feuilles de palmier, plus propres que les autres à résister aux injures des saisons. Les cases de la capitale, les cases même qu'occupe le despote, ne sont guère distinguées des autres que par leur étendue. Ce n'est pas que l'abondance du plus beau et du meilleur bois, ce n'est pas qu'une terre propre à faire de la brique, qui remplacerait la pierre infiniment rare dans ces contrées, ne sollicitent ces peuples à d'autres constructions; mais il ne leur est jamais venu dans l'esprit qu'il fallût se donner tant de peine pour se loger.

L'ameublement est digne de l'habitation. Dans les villes comme dans les campagnes, chez le prince comme chez les derniers citoyens, il se réduit à quelques paniers, à quelques pots de

terre, à quelques ustensiles dealebasse. Si le pauvre ne couchait sur une natte faite dans le pays, et le riche sur un tapis arrivé d'Europe, tout serait semblable.

La nourriture est aussi la même. Du riz, du manioc, du maïs, des ignames ou des patates, selon la qualité du terrain; des fruits sauvages, du vin de palmier, du gibier et du poisson, que chacun se procure à sa volonté: tels sont les vivres qui, sans en excepter les esclaves, sont communs à tous.

Une ceinture, placée au-dessus des reins, et que nous appelons pagne, tient lieu de tout vêtement aux deux sexes. Des grains de verre, qu'on leur apporte et qu'on leur vend fort cher, forment la parure de la plupart des femmes et du petit nombre d'hommes qui cherchent à se faire remarquer.

Les arts sont peu de chose dans ces régions: on n'y connaît que ceux qui se trouvent dans les sociétés naissantes, et encore sont-ils dans l'enfance. Le talent du charpentier se réduit à élever des cabanes. Le forgeron n'a qu'un très-petit marteau et des enclumes de bois, pour mettre en œuvre le peu de fer qui lui vient d'Europe. Sans le secours du tour, le potier fait quelques vases grossiers d'argile et des pipes à fumer. Une herbe, qui vient sans culture et qui n'a besoin d'aucun apprêt, sert seule à faire des pagnes: sa longueur est la largeur de la toile. Le tisserand

la travaille sur ses genoux, sans métier, sans navette, et en passant avec ses doigts la trame entre chacun des fils de la chaîne, de la même manière que nos vaniers font leurs claies. Les lieux les plus éloignés reçoivent leur sel des habitans des côtes, qui, par le moyen d'un grand feu, le séparent de l'eau de la mer. Ces travaux sédentaires sont le partage des esclaves et d'un petit nombre d'hommes libres : les autres vivent dans une oisiveté habituelle. Si un caprice ou l'ennui les font sortir de cette inertie, c'est pour aller à la chasse ou à la pêche : jamais ils ne s'abaissent jusqu'à solliciter la fertilité des terres : l'agriculture, regardée comme la plus vile des occupations, est le partage des femmes ; on ne leur accorde d'autre douceur que la liberté de se reposer un jour, après trois jours de fatigues excessives.

Les peuples de Guinée ont dans leurs mœurs beaucoup de traits de ressemblance. Dans toutes les parties de cette vaste région, la polygamie est autorisée. Elle y doit être cependant fort rare, puisque tous les hommes libres, et la plupart des esclaves, trouvent des compagnes. Les garçons ne consultent que leur goût pour se marier ; leurs sœurs ont besoin de l'aveu de leur mère. Ce lien est généralement respecté ; il n'y a que l'adultère qui le puisse rompre, et rien n'est plus rare que ce désordre : seulement à la côte d'Angole, les filles des chefs de l'état ont le droit de choi-

sir l'époux qui leur convient, fût-il engagé ; de l'empêcher d'avoir d'autres femmes ; de le répudier lorsqu'il leur déplaît, et même de lui faire trancher la tête, s'il est infidèle. Ces princesses, si on peut leur donner ce nom, jouissent de leurs privilèges avec une fierté dédaigneuse et une grande sévérité, comme pour se venger sur le malheureux qui leur est soumis, de l'espèce de servitude à laquelle est condamné leur sexe.

Son sort est déplorable. Chargées des travaux de la campagne, les femmes le sont encore des soins domestiques ; seules, elles doivent pourvoir à la subsistance et à tous les besoins de leur famille ; jamais elles ne paraissent devant leur mari que dans une posture humiliante : elles le servent toujours à table, et vont vivre ensuite de ce qu'il n'a pas pu ou voulu manger. Cet état de peine et d'abjection ne s'arrête pas au peuple : c'est la condition des femmes de la ville, des femmes des gens riches, des femmes des grands, des femmes des souverains. L'opulence et le rang de leurs époux ne les font jouir d'aucune douceur, d'aucune prérogative.

Tandis qu'elles épuisent au service de leurs tyrans le peu que la nature leur a donné de force, ces barbares coulent des jours inutiles dans une inaction entière. Rassemblés sous d'épais feuillages, ils fument, ils boivent, ils chantent ou ils dansent : ces amusemens de la veille sont ceux du lendemain. Des contestations ne trou-

blent jamais ces plaisirs : il y règne une bien-séance qu'on ne devrait pas raisonnablement attendre d'un peuple si peu éclairé.

On n'est pas moins surpris qu'il soit désintéressé. A l'exception des côtes où nos brigandages ont formé des brigands, il règne partout une grande indifférence pour les richesses. Rarement les plus sages même songent-ils au jour qui doit suivre ; aussi l'hospitalité est-elle la vertu de tous. Celui qui ne partagerait pas avec ses voisins, ses parens et ses amis, ce qu'il rapporterait de la chasse ou de la pêche, s'attirerait le mépris public. Le reproche d'avarice est au-dessus de tous les reproches : on le fait aux Européens qui ne donnent rien pour rien, en les appelant *des mains fermées*.

Tel est le caractère général des peuples de la Guinée. Il reste à parler des habitudes qui distinguent les peuples d'une contrée de ceux d'une autre contrée.

Sur les bords du Niger, les femmes sont presque toutes belles, si ce n'est pas la couleur, mais la justesse des proportions qui fait la beauté : modestes, tendres et fidèles, un air d'innocence règne dans leurs regards, et leur langage se sent de leur timidité. Les noms de Zilia, de Calipso, de Fanni, de Zamé, qui semblent des noms de volupté, se prononcent avec une inflexion de voix dont nos organes ne sauraient rendre la mollesse et la douceur. Les hommes ont la taille

avantageuse, la peau d'un noir d'ébène, les traits et la physionomie agréables. L'habitude de dompter les chevaux et de faire la guerre aux bêtes féroces, leur donne une contenance noble. Ils supportent difficilement un outrage ; mais l'exemple des animaux qu'ils ont élevés, leur inspire une reconnaissance sans bornes pour un maître qui les traite bien. On ne connaît point de domestiques plus attentifs, plus sobres, et d'un attachement qui tienne plus de la passion ; mais ils ne sont pas bons cultivateurs : leur corps n'est pas accoutumé à se courber et à s'incliner vers la terre pour la défricher.

La couleur de la peau des Africains dégénère en allant vers l'est. Les peuples y ont la plupart un corps robuste mais raccourci, un air de force exprimé par des muscles roides, les traits du visage écartés et sans physionomie. Les figures qu'ils s'impriment sur le front, sur les joues, ajoutent encore à cette laideur naturelle. Un sol ingrat qui se refuse même au travail, leur a fait une nécessité de la pêche, quoique la mer, presque impraticable par une barre qui règne le long de la côte, semblât les en détourner. Rebutés en quelque sorte par ces deux élémens, ils ont cherché des secours chez les nations voisines, plus favorisées de la nature ; ils en ont tiré leur subsistance en leur vendant du sel. Leur esprit de négoce s'est étendu depuis l'arrivée des Européens, parce que chez tous les hommes les

idées se développent en raison des choses, et qu'il y a plus de combinaisons à faire pour échanger un esclave contre plusieurs sortes de marchandises, que pour vendre une mesure de sel. Du reste, propres pour tous les travaux où il ne faut que de la force, ils sont ineptes pour le service intérieur de la domesticité. Cet état est contraire aux habitudes de leur éducation, qui les paie en détail de chacune de leurs actions. La réciprocité d'un travail et d'un paiement journalier, est peut-être un des meilleurs alimens de l'industrie chez tous les hommes. Les femmes de ces nègres marchands n'ont ni l'aménité, ni la retenue, ni la discrétion, ni la beauté des femmes du Niger, et elles paraissent avoir moins de sentiment. En comparant les deux nations, on serait tenté de croire que l'une est le bas peuple d'une ville policée, et que l'autre a reçu une éducation distinguée. On aperçoit dans leur langage l'expression de leur caractère. Les accents de l'une sont d'une douceur extrême; ceux de l'autre sont durs et secs comme son terroir: la vivacité y ressemble à la colère, jusque dans le plaisir.

Au-delà de la rivière de Volte, dans le Benin, et dans les autres pays connus sous le nom général de la côte d'Or, les peuples ont la peau unie et d'un noir sombre, les dents belles, la taille moyenne mais assez bien prise, la contenance fière. Leur physionomie, quoique assez agréable, le serait beaucoup plus sans l'usage où sont

les femmes de se cicatrifier le visage, et les hommes de se brûler le front. Une métempsychose qui leur est particulière, fait la base de leur croyance: ils pensent que dans quelque lieu qu'ils aillent ou qu'on les transporte, ils doivent, après leur mort, soit qu'ils se la donnent ou qu'ils l'attendent, revenir chez eux. Cette conviction fait leur bonheur, parce qu'ils regardent leur patrie comme le plus délicieux séjour de l'univers: une erreur si douce sert à les rendre humains. Les étrangers qui se fixent dans ce climat, y sont traités avec des égards portés jusqu'au respect, dans la persuasion où l'on est qu'ils viennent y recevoir la récompense de leurs bonnes mœurs. Ce peuple a une disposition à la gaieté qu'on ne remarque pas dans les nations voisines, du goût pour le travail, une équité que les circonstances altèrent rarement, et une grande facilité à se façonner aux manières étrangères: il tient davantage aux coutumes de son commerce, lors même qu'elles ne lui sont pas favorables. La méthode de négocier avec lui, fut long-temps ce qu'elle avait été d'abord: le premier vaisseau qui arrivait consommait sa traite avant qu'un autre pût commencer la sienne; chacun avait son tour; le prix établi pour l'un était le prix de tous. Ce n'est que depuis peu que cette nation s'est déterminée à profiter des avantages que lui offrait la concurrence des nations européennes qui fréquentaient ses rades.

Les peuples situés entre la ligne et le Zaire , ont tous une grande ressemblance : ils sont bien faits ; leur constitution est moins robuste que celle des habitans du nord de l'équateur ; et quoiqu'il y ait quelques marques sur leur visage, on n'y aperçoit jamais de ces cicatrices qui choquent au premier coup-d'œil. Leurs fêtes sont accompagnées de jeux militaires qui retracent l'idée de nos anciens tournois ; avec cette différence qu'en Europe ils étaient l'exercice des nations guerrières, et qu'en Afrique ils sont l'amusement d'un peuple timide. Les femmes ne partagent point ces plaisirs publics : réunies dans quelques maisons, elles passent mystérieusement la journée sans qu'aucun homme puisse être admis dans leur société. La jalousie des rangs est la plus forte passion de ces peuples naturellement paisibles : tout est étiquette , et à la cour des princes, et dans les conditions privées. Au moindre événement , on vole chez ses amis, ou pour les féliciter, ou pour s'affliger avec eux. Un mariage est le sujet de trois mois de visites ; les obsèques d'un homme en crédit durent quelquefois deux ans. Les gens qui tenaient à lui par quelque lien , promènent ses tristes restes dans plusieurs provinces ; la troupe grossit dans la marche ; et personne ne se retire qu'on n'ait déposé le cadavre dans le tombeau , avec les démonstrations de la plus vive douleur. Un goût si décidé pour les cérémonies , s'est trouvé favorable à la su-

perstition , et la superstition a favorisé l'indolence.

Du Zaire à la rivière de Coanza , on retrouve bien les anciennes mœurs , mais on y remarque un mélange confus de pratiques européennes qui ne se voit pas ailleurs. Il est naturel de penser que les Portugais , qui ont de grands établissemens dans cette contrée , et qui ont voulu y introduire le christianisme , se sont plus communiqués que ne l'ont fait les autres nations , qui , ayant de simples comptoirs au nord de la ligne, ne se sont occupées que de leur commerce.

Le lecteur n'a pas besoin d'être averti que tout ce qu'on vient de dire des peuples de Guinée , ne doit s'entendre rigoureusement que de cette classe d'hommes qui , dans tous les pays, décide du caractère d'une nation. Les ordres inférieurs, les esclaves , s'éloignent de cette ressemblance à proportion qu'ils sont avilis ou dégradés par leurs occupations ou par leur état. Cependant les observateurs les plus pénétrants ont cru voir que la différence des conditions ne produisait pas sur ce peuple des variétés aussi marquées que nous en trouvons dans les états situés entre l'Elbe et le Tibre , qui forment à peu près la même étendue de côte que le Niger et le Coanza. Plus les hommes s'éloignent de la nature, moins ils doivent se ressembler : c'est une ligne droite dont il y a cent moyens de s'écarter. Les conseils de la nature sont courts et assez uniformes ; mais

les suggestions du goût, de la fantaisie, du caprice, de l'intérêt personnel, des circonstances, des passions, des accidens de la santé, de la maladie, des rêves mêmes, sont si nombreux et si divers, qu'ils ne sont pas et qu'ils ne peuvent jamais être épuisés. Il ne faut qu'une tête folle pour en déranger mille autres, par condescendance, par flatterie ou par imitation. Une femme d'un rang distingué, a quelque défaut du corps à cacher; elle imagine un moyen qu'adopteront celles qui l'entourent, quoiqu'elles n'en aient pas la même raison; et c'est ainsi que de cercles excentriques en cercles excentriques, une mode s'étend et devient nationale. Cet exemple suffit pour expliquer une infinité de bizarreries dont notre pénétration se fatiguerait à chercher le motif dans les besoins, dans la peine ou dans les plaisirs. La diversité des institutions civiles et morales, qui souvent ne sont ni plus raisonnées, ni moins fortuites, jette aussi nécessairement dans le caractère moral et dans les habitudes physiques des nuances qui sont inconnues dans les sociétés moins compliquées. D'ailleurs la nature, plus impérieuse sous la zone torride que sous les zones tempérées, laisse moins d'action aux influences morales: les hommes s'y ressemblent davantage, parce qu'ils tiennent tout d'elle, et presque rien de l'art. En Europe, un commerce étendu et diversifié, variant et multipliant les jouissances, les fortunes et les

conditions, ajoute encore aux différences que le climat, les lois et les préjugés ont établies chez des peuples actifs et laborieux.

En Guinée, le commerce n'a jamais pu faire une grande révolution dans les mœurs. Il se bornait autrefois à quelques échanges de sel et de poisson séché que consommaient les nations éloignées de la côte. Elles donnaient en retour des pièces d'étoffes faites d'un fil qui n'est autre chose qu'une substance ligneuse, collée sous l'écorce d'un arbre particulier à ces climats. L'air la durcit, et la rend propre à toute sorte de tissure. On en fait des bonnets, des espèces d'écharpes, des tabliers pour la ceinture, dont la forme varie selon la mode que chaque nation a adoptée. La couleur naturelle du fil est le gris lavé; la rosée, qui blanchit nos lins, lui donne une couleur de citron que les gens riches préfèrent: la teinte noire, qui est à l'usage du peuple, vient de l'écorce même de ce fil, simplement infusé dans l'eau.

Les premiers Européens qui fréquentèrent les côtes occidentales de l'Afrique, donnèrent de la valeur à la cire, à l'ivoire, aux gommés, aux bois de teinture, qui avaient eu jusqu'alors assez peu de prix. On livrait aussi en échange à leurs navigateurs quelques faibles parties d'or, que des caravanes parties des états barbaresques enlevaient auparavant. Il venait de l'intérieur des terres, et principalement de Bambouk, aristocratie située

x.
A quoi
se réduisait
anciennement le
commerce.
dans
la Guinée.

sous les douzième et treizième degrés de latitude septentrionale, et où chaque village est gouverné par un chef nommé *farim*. Ce riche métal est si commun dans la contrée, qu'on en peut ramasser presque indifféremment partout, en raclant seulement la superficie d'une terre argileuse, légère et mêlée de sable. Lorsque la mine est très-riche, elle est fouillée à quelques pieds de profondeur, et jamais plus loin, quoiqu'on ait remarqué qu'elle devenait plus abondante, à mesure qu'on creusait davantage. Les peuples sont trop paresseux pour suivre un travail qui deviendrait toujours plus fatigant, et trop ignorans pour remédier aux inconvéniens que cette méthode entraînerait. Leur négligence et leur ineptie sont poussées si loin, qu'en lavant l'or pour le détacher de la terre, ils n'en conservent que les plus grosses parties; les moindres s'en vont avec l'eau qui s'écoule par un plan incliné.

Les habitans de Bambouk n'exploitent pas les mines en tout temps, ni quand il leur plaît: ils sont obligés d'attendre que des besoins personnels ou publics aient déterminé les *farims* à en accorder la permission. Lorsqu'elle est annoncée, ceux auxquels il convient d'en profiter, se rendent au lieu désigné. Le travail fini, on fait le partage: la moitié de l'or revient au seigneur, et le reste est réparti entre les travailleurs par portions égales. Les citoyens qui désireraient ces richesses dans un autre temps que celui de la

fouille générale, les iraient chercher dans le lit des torrens, où elles sont communes.

Plusieurs Européens cherchèrent à pénétrer dans une région qui contient tant de trésors: deux ou trois d'entre eux qui avaient réussi à s'en approcher, furent impitoyablement repoussés. M. David, chef des Français dans le Sénégal, imagina, en 1740, de faire ravager par un prince Foule les bords du Felemé, d'où Bambouk tirait tous ses vivres. Ce malheureux pays allait périr, au milieu de ses monceaux d'or, lorsque l'auteur de leurs calamités leur fit proposer de leur envoyer des subsistances du fort Galam, qui n'en est éloigné que de quarante lieues, s'ils consentaient à le recevoir et à permettre aux siens d'exploiter leurs mines. Ces conditions furent acceptées, et l'observation en fut de nouveau jurée à l'auteur du projet lui-même, qui, quatre ans après, se transporta dans ces provinces. Mais le traité n'eut aucune suite; seulement, le souvenir des maux qu'on avait soufferts, et de ceux qu'on avait craints, détermina les peuples à demander des productions à un sol qui n'avait été fécond qu'en métaux. Il paraît qu'on a perdu l'or de vue, pour s'occuper uniquement du commerce des esclaves.

La propriété que quelques hommes ont acquise sur d'autres dans la Guinée, est d'une origine fort ancienne; elle y est généralement établie, si l'on en excepte quelques petits can-

x.
Le commerce
de
la Guinée
s'est agrandi
par
la vente de
ses esclaves.